



Louis Rivier, son épouse et leurs six enfants (1923). MUSÉE HISTORIQUE

Louis Rivier se rappelle en artiste qui fait ce qui lui plaît

Beaux-arts

Cinquante ans après le décès de l'auteur des peintures murales de l'aula de Rumine, le Musée historique de Lausanne perce l'autre Rivier, le portraitiste

Combien de Vaudois peuvent s'enorgueillir d'avoir leur autoportrait dans les collections de la Galerie des Offices, à Florence? Ou d'avoir déposé un brevet pour de nouveaux phares de voiture. Louis Rivier doit bien être le seul. Mais, cinquante ans après sa mort, qui dit Rivier pense immédiatement au peintre officiel (aula de Rumine) et d'églises, à Mex, à Denezzy, à Prilly et à Lausanne (cathédrale, église orthodoxe, Saint-Jean-de-Cour). Et pourtant, le Musée historique de Lausanne propose une introspection dans l'œuvre du fils de pasteur sans même y faire allusion. Un revival articulé autour des portraits de famille et des paysages sortant de collections privées. Un coup de projecteur dopé par l'inédit - un de plus? -, dans une époque épuisant à l'infini le filon des redécouvertes et des relectures. Sauf que pour l'homme aux deux passions, la famille et la peinture, ce nouveau regard se justifie. Il fallait laisser du temps au temps pour saisir la modernité d'une production en total décalage avec un début de XXe siècle obnubilé par les avant-gardes. Il fallait ce recul pour ne plus l'ausculter à l'aune manichéenne des anciens contre les modernes.

Devant une palette dévouée à la nature méditative, pleine et pénétrante, ou face aux portraits empruntant tous ses codes à la photographie, ils sont deux à le dire. Véronique Mauron, commissaire de l'exposition, assure que l'impression de désuétude s'envole au premier regard. «C'est la bonne époque pour revoir Rivier.» Alors que Laurent Golay, directeur du Musée historique, ose même affirmer: «C'est quelqu'un de très subversif. Rivier a cette posture traditionnelle dans son travail et sa vision de la peinture. Pourtant, il a produit des pièces d'une modernité époustouflante. Mine de rien, il a bousculé pas mal de choses à son époque, avec une rare constance.» Copiste assidu,

Renaissance, le Vaudois invite ses modèles à poser comme ceux de Raphaël, cite Botticelli dans un portrait de femme de profil ou encore Léonard de Vinci dans ses arrière-plans éthérés. Tous sont extraits de leur contexte, comme pour mieux figurer ce que l'artiste qualifiait d'«image intérieure».

Photographe dans l'âme, mais dans l'âme seulement puisque jamais il n'utilisera de ce procédé, Rivier suspend le temps entre deux temporalités. Celle de la réalité et celle d'un réel transfiguré. «Chez lui, analyse Véronique Mauron, ce qui relève de l'optique est inséparable de ce qui relève de l'esprit.» Pour le dire et le transmettre, le peintre s'allie à la lumière qui projette le sujet dans un ailleurs divin ou profane. Il s'invente même une technique pour lisser le crayon de couleur jusqu'à l'ultime transparence et le faire passer pour de l'huile.

«C'est la bonne époque pour revoir Rivier»

Véronique Mauron, commissaire

Entre cet artiste-là et le Rivier officiel célébré à Rome par une grande exposition en 1952, le Rivier membre de la Royal Society of Arts de Londres, attaqué et jalouxé par ses contemporains, Laurent Golay ne voit aucune incompatibilité. Au contraire... «Louis Rivier s'est élevé contre l'éclatement de la peinture dans la même mesure qu'il a refusé celui des valeurs familiales. Dans son œuvre, il n'y a pas de fossé stylistique ni iconographique. Styles et thèmes privilégiés sont là dès le départ, il est très difficile de suivre une évolution. Même lorsqu'il fait une incursion dans le monde de la publicité et met son trait au service de Nestlé pour faire la promotion du lait, l'artiste puisera son inspiration auprès d'une Vierge à l'enfant de Raphaël.» **F.M.H.**

Lausanne, Musée historique

Jusqu'au di 27 octobre

Ma-je (11 h-18 h), ve-di (11 h-17 h)

Rens.: 021 315 41 01